LITTÉRATURE

# LE SUBÉZIOT DES CABARETS

Jean-Pierre LAUTMAN*

« *Romancer le paysan, c'est presque faire une insulte à sa misère. Le paysan n'a pas d'histoire…* » (Jules Renard, Journal, 12 septembre1906).

**RÉSUMÉ :**
Né à Beaugency le jour où fut constitué le 1er cabinet Jules Ferry, Gaston Couté passe sa jeunesse à Meung-sur-Loire où son père est meunier. À l'âge de 18 ans, il quitte sa Beauce natale pour la capitale. Sensible aux idées anarchistes, il les sert magistralement dans les cabarets montmartrois en disant ses textes forts dans la langue des paysans beaucerons dont il a revêtu la tenue pour se présenter en public. Sa poésie essentiellement orale fait penser au slam. Alors que l'opinion française devient de plus en plus sensible aux idées nationalistes opposées aux siennes, il meurt misérablement à l'hôpital ; il n'avait pas 31 ans. Il ne figure dans aucune anthologie.

**RESUMEN :**
Nacido en Beaugency, el mismo día en que fue constituido el primer gabinete Jules Ferry, Gaston Couté se pasa la juventud en Meung-sur-Loire donde su padre es molinero. A los 18 años, se marcha de su Beauce natal para ir a la capital. Sensible a las ideas anarquistas, las expone magistralmente en los cabarets de Montmartre diciendo sus textos fuertes en el habla de los campesinos de la Beauce con cuyo traje típico se vestía para presentarse frente al público. Su poesía esencialmente oral nos hace pensar en el « Slam ». Cuando la opinión francesa se vuelve cada vez más sensible a la ideas nacionalistas opuestas a la suyas, se muere míseramente en el hospital; no había cumplido los 31 años. No viene mencionado su nombre en ninguna antología.

* Membre de l'Académie de Touraine.

## AVERTISSEMENT

Le 4 juin 1910, Victor Méric, collaborateur de *La Guerre Sociale* et cofondateur des *Hommes du Jour* où il produit des brûlots[1], lance *La Barricade*, hebdomadaire précocement disparu faute de financements. Comme son ami Gaston Couté et le Tourangeau Eugène Bizeau, il est membre de *La Muse rouge*, groupement informel né avec le 20e siècle, qui attira dès ses débuts poètes, chansonniers révolutionnaires fédérés par le même idéal pacifiste et, en guise de spectateurs, de futures célébrités comme Lénine[2]. Méric obtient du Beauceron cinq poèmes d'actualité signés *Le Subéziot*. Ce pseudonyme vient du parler orléanais. Celui-ci use aussi du verbe « subler » et du substantif « sublet ». Ces deux mots dérivent du latin *sibilare* qui signifie « siffler ». Autrement dit, Couté prétend siffler pour attirer l'attention, comme le policier siffle un contrevenant ou le surveillant de récréation l'élève en faute. Dans ces trois cas, il s'agit d'interpeller. D'où le titre de ce qui suit : « Le subéziot des cabarets ».

## UN PEU DE BIOGRAPHIE

Le 13 décembre 1864 à Baule, village ligérien séparant Beaugency de Meung-sur-Loire, Eugène Couté, né dans ce même village le 16 juin 1841, épouse une jeune fille du pays, Estelle Joséphine Palmyre Alleaume, née le 1er décembre 1845[3]. De leur union naît une fille le 28 octobre 1865, Rosa Eugénie. À quelle date le ménage quitte-t-il Baule ? on l'ignore. C'est à Beaugency, au moulin des Murs, qu'Estelle met au monde le 23 septembre 1880, à 3 heures du matin, un enfant de sexe masculin prénommé Gaston

---

1. Par exemple, le nº 184 du 29 juillet 1911 de l'hebdomadaire *Les Hommes du jour* doit à sa plume l'article intitulé « La République en danger », qui se termine ainsi : « Vraiment, Marianne nous a trop bernés. Du sac à promesses qu'elle a vidé sur nous, il ne reste plus rien, rien que du vent. C'est assez de leurres, assez de serments pacifiques. La vieille tombe au ruisseau, roule dans la fange. Qu'elle crève donc au coin d'une borne. Nous ne ferons pas un geste pour la relever. »

2. En exil à Paris, Vladimir Ilitch assistait aux soirées de *La Muse rouge*. Dans une lettre à sa sœur Maria – qu'évoque Robert Brécy, p. 183 – datée du 2 janvier 1910, il écrit : « Aujourd'hui même, je compte aller dans un cabaret, pour une goguette révolutionnaire avec des chansonniers. » Il n'est donc pas inconcevable que Lénine ait vu et entendu Couté déclamer certains de ses poèmes.

3. Eugène meurt à Meung le 17 janvier 1920, Joséphine le 27 janvier 1927.

Eugène. Les Couté traversent la Loire et s'installent dans un moulin de Saint-Pryvé, hameau proche d'Orléans. Après quelques mois, le ménage refranchit le fleuve royal. Nous sommes en 1882. Il s'établit à Meung-sur-Loire, dans l'un des deux moulins de Clan, situés sur la rivière « Les Mauves ». Son entreprise lui donnant satisfaction, Eugène délaisse le nom de meunier pour prendre celui de minotier. Bien que la famille occupe un rang supérieur à celui des paysans, Gaston restera mentalement proche d'eux.

Quinze ans séparent la fille du garçon ; Rosa lui tiendra souvent lieu de seconde mère. On peut donc imaginer l'état d'esprit du garçon de 8 ans et demi le 2 mai 1889, jour du mariage de sa sœur avec Emmanuel Troulet. Le 24 juin suivant, Eugène Couté associe son gendre, garçon charcutier à la direction du moulin de Clan.

Les relations entre Gaston et son beau-frère sont rapidement orageuses. Elles le resteront. Tout les oppose : l'un est un rebelle et le restera, l'autre a de l'ambition. À l'origine fieffé réactionnaire, Troulet embrassera des convictions républicaines pur sucre puis donnera corps à son ambition en devenant maire de Meung-sur-Loire en 1912. Il occupera cette fonction jusqu'à sa mort en 1938. Il présidera presque toutes les sociétés de la cité ligérienne.

Malgré son échec au brevet élémentaire en 1895, l'adolescent continue ses études au lycée d'Orléans. Son indiscipline le contraint à rester fréquemment en retenue le dimanche. Jusqu'à ce jour de décembre 1897 où une ultime facétie décide l'administration du lycée à l'exclure.

Que faire de ce remuant garçon ? La meunerie ne lui plaît guère, et quand bien même l'attirerait-elle, Eugène Couté n'a nulle envie de transformer son moulin en champ de disputes permanentes entre son gendre et son fils. Aussi celui-ci devient-il commis auxiliaire à la recette générale d'Orléans avant d'être muté au nord-ouest d'Orléans, à la perception d'Ingré. Il est cependant plus attiré par la poésie que par les chiffres et écritures. De facture classique, ses premières productions sont éditées dans *La Revue littéraire et sténographique du Centre*. Dans la ville qui voue un culte à Jeanne d'Arc, il découvre un monde inconnu : les cabarets. En tournée à Orléans, le chansonnier montmartrois Costello l'entend un soir réciter plusieurs de ses poèmes en parler du terroir parmi lesquels *Le champ de naviots*[4]. Impressionné, il

4. Les poèmes de Couté peuvent être trouvés dans ses œuvres complètes, en cinq volumes, Éditions *Le Vent du ch'min*, ou sur le site Internet consacré au poète.

conseille au jeune homme de persister dans cette voie et de se faire entendre dans la capitale. Avant de se décider, Gaston touche au journalisme. Il écrit quelque temps pour *Le Progrès du Loiret*. Nous y reviendrons.

Le 12 octobre 1898, le père Couté le mène à la gare de Meung. Gaston part pour Paris, la tête pleine de rêves, décidé à obtenir reconnaissance de son talent. Il y restera jusqu'à sa mort, rentrant au pays les mois d'été. Durant une dizaine d'années, il se produit dans les cabarets de la capitale et s'y fait rapidement connaître comme poète paysan. On connaît de lui environ 250 poèmes ou textes en prose, pas tous écrits en « patois ». Il dut en rédiger d'autres qui se sont perdus car, étant d'une indifférence peu commune aux préoccupations pécuniaires, il ne fut guère attentif à obtenir publication de ses productions. Ajoutons à cela que certains « rivaux » œuvrèrent en sous-main pour qu'il ne soit pas publié.

Miné par la tuberculose et affaibli par l'alcool, il meurt à l'hôpital Lariboisière le 28 juin 1911. Il n'avait pas 31 ans. Il repose au cimetière de Meung. Dans l'hommage posthume qu'il lui rend, Méric, le dernier à l'avoir vu vivant, dit de lui : « *Ce petit gars, maigriot, au regard de flammes, aux lèvres pincées, était un grand poète. Il allait chantant les gueux des villes et des champs, dans son jargon savoureux, avec son inimitable accent du terroir. Il flagellait les tartuferies, magnifiait les misères, pleurait sur les réprouvés et sonnait le tocsin des révoltes.* »

## INFLUENCES

Hormis ce que nous apprend la savoureuse anecdote rapportée par Maurice Duhamel selon laquelle l'élève Couté du lycée d'Orléans berna son professeur de mathématiques[5], on ne sait pas grand-chose des écrivains qui influencèrent le futur poète. Toutefois, à l'examen de ses écrits, on découvre son attachement à certains noms comme Villon, qui tâta de la prison à Meung-

5. Devant un Couté mutique, le professeur de mathématiques insinua qu'une fois encore, au lieu d'apprendre sa leçon, Couté avait dû céder au démon de la versification. L'élève approuva. L'enseignant l'invita à aller chercher ses vers dans la salle d'étude des internes. Couté obtempéra. La feuille en main, le professeur de se livrer à une démolition en règle des vers, avec la bruyante complicité des autres élèves. Couté récupéra sa feuille, gagna sa place, resta coi. Bien plus tard, il révéla qu'il avait remis au professeur un poème de… Victor Hugo, recopié de sa main en étude.

sur-Loire. Comment, par exemple, ne pas voir ce que *Le gâs qu'a mal tourné* doit à la strophe XXVI du *Grant Testament* ?

| Villon | *Couté* |
|---|---|
| Bien sçay se j'eusse estudié | *Dans les temps qu'j'allais à l'école,* |
| Au temps de ma jeunesse folle, | *– Oùsqu'on m'vouèyait jamés bieaucoup, –* |
| Et à bonnes mœurs dédié, | *Je n'voulais pâs en fout'e un coup ;* |
| J'eusse maison et couche molle ! | *J'm'en sauvais fér' des caberioles,* |
| Mais quoy ? je fuyoye l'escolle, | *Dénicher les nids des bissons,* |
| Comme faict le mauvays enfant. | *Sublailler, en becquant des mûres* |
| En escrivant ceste parolle, | *Qui m'barbouillin tout'la figure,* |
| A peu que le cueur ne me fend. | *Au yeu d'aller apprend' mes l'çons ;* |

En dehors du fond qui aborde le thème commun du mauvais écolier, remarquons que Couté opte comme Villon pour le plus long des vers sans césure qu'est l'octosyllabe.

L'influence d'autres plumes est présente chez lui, entre autres Béranger, Musset, qu'il parodie avec *Le Testament d'un sale Pierrot*, Verlaine, Richepin, Théodore Botrel, auteur de la chanson *Le couteau*, qu'il n'hésite pas à nommer dans *Ce bon bougre de métayer*, ou Jehan Rictus. Ce dernier soutint les débuts de son cadet et lui rendit hommage celui-ci mort. Il avait décelé chez le poète ligérien une parole vivante et singulière. Plus circonspect, le Beauceron réalisa une caricature d'un Rictus moustachu et barbu, pleurant de grosses larmes à l'origine d'une mer sur l'horizon de laquelle flotte un petit bateau à voile !

La quête religieuse de Verlaine n'a pas attiré Couté ; néanmoins, il est sensible à l'atmosphère qui baigne le recueil *Sagesse*. Consacrés à la déchéance et donc à la perte de la pureté, plusieurs poèmes verlainiens ont donné des fruits chez le Beauceron.

De l'influence des prosateurs sur l'enfant de Meung, on en sait moins encore, à une exception près. Nous l'avons signalé, avant de quitter son pays natal pour la capitale, Couté collabore trois mois au *Progrès du Loiret*. Fondé en août 1898, en pleine affaire Dreyfus, ce quotidien se caractérise par ses inclinations radical-socialiste. Le 28 août, Couté publie une *Lettre ouverte au curé de Meung, empêcheur de tourner en rond*. Dans cette missive que l'on trouvera à la fin de cette étude, il s'élève contre la décision de l'ecclésiastique

de refuser d'admettre les jeunes filles de sa paroisse au catéchisme de persévérance si elles s'adonnent à la danse lors des fêtes publiques. Cet approfondissement de la religion est reçu après la communion solennelle, à condition d'en être digne. La danse exclut donc de la communauté paroissiale. Il est impossible de ne point voir que le souvenir de la *Pétition pour des villageois que l'on empêche de danser* a présidé à cette lettre. Ce n'est pas tout. Nul ne l'ignore : Paul-Louis Courier bouscule la hiérarchie des classes que sont la noblesse et le peuple ; le Beauceron effectue semblable opération avec la bourgeoisie et le monde rural. Comme l'adversaire de l'Église au temps de la Restauration, Couté et ses collègues chansonniers sont des hommes du manichéisme qui transparaît dans leurs chansons[6].

De fait, il est plus aisé de définir le chaudron idéologique où bouillirent les thèmes qui irriguent l'œuvre de Couté. Sa sensibilité de frondeur se nourrit de l'air du temps. L'anarchisme, est-il besoin de le rappeler, s'est manifesté en France au début de la décennie 90 ; cette nébuleuse met dans le même sac armée, famille, école, propriété, morale, religion qu'elle identifie aux avant-postes de l'ordre bourgeois. Criminalisée par les lois « scélérates » de 1893-1894, elle se diffuse dans nombre d'esprits et envahit les espaces de retrouvailles populaires.

Rédigé le 5 octobre 1901, un rapport du commissaire de police[7] en charge de la 3e brigade de Paris portant sur *L'anarchiste Gaston Couté* précise que les indicateurs « *croient qu'il a été collaborateur à des journaux révolutionnaires, mais […] ne pensent pas qu'il soit dangereux.* » Le même rapport de fournir son signalement : « *1,70 m environ – cheveux châtains assez longs – imberbe – figure maigre – teint clair – nez un peu long – corpulence moyenne – Il est vêtu d'un veston noir et d'un pantalon de drap de fantaisie, étroit – Il porte un chapeau de feutre mou noir.* »

De ce genre de littérature ressort une certitude : Couté est anarchiste non activiste. Il serait d'ailleurs dans l'incapacité de se livrer à la moindre exaction[8]. La violence de ce doux se manifeste seulement dans ses écrits.

---

6. Par sa note 2 p. 87, Élisabeth Pillet rappelle qu'à l'époque de Bruant et Couté le terme « chanson » recouvre indifféremment textes chantés et textes dits ou clamés.

7. Archives de la préfecture de police, dossier Couté.

8. Jugement déjà énoncé par un autre rapport de police, du 30 novembre 1900, et qui affirme de Couté : « cet individu professe des opinions libertaires et fréquente les milieux anarchistes. Il ne paraît pas être dangereux ».

## LE PATOIS, LANGUE DE RÉSISTANCE

Après la mort de Louis XVI, la Convention dresse un constat : les patois sont un obstacle à la modernité. Si l'on en croit Barère, la monarchie mise à bas était l'incarnation de la Tour de Babel[9]. L'abbé Grégoire évalue à trente le nombre de patois parlés dans le pays et à une quinzaine le nombre de départements où l'on parle français sur les quatre-vingt trois que compte le pays.

Il faudra attendre l'effondrement du second empire pour régler cette question rendue cruciale par la défaite de 70. Le projet scolaire de Jules Ferry est conçu pour moderniser le pays ; la première condition sera d'enseigner la langue française à tous les futurs adultes. L'entreprise rencontre des résistances. Les trois quarts des Français vivent de l'agriculture sans pour autant savoir lire et écrire et la bourgeoisie terrienne, proche de l'Église, se montre hostile à la scolarisation. Pour se concilier ses bonnes grâces, l'École de la République valorise le monde rural. Calcul et apprentissage de la langue puisent en lui leur matière : système décimal, calculs de surface, de volumes, de rendement agricole, du nombre de piquets nécessaires pour clôturer un champ, phrases et dictées sur le labeur paysan… On peut se demander si Augustine Fouillée, alias G. Bruno, ne mit pas la charrue avant les bœufs en conviant, dès 1877, les petits écoliers de France et de Navarre à suivre dans leur tour de la France les deux jeunes André et Julien, orphelins d'un père mort des suites de la guerre de 70…

Que le fils du meunier ait eu ou non sous les yeux *Le Tour de la France par deux enfants*, un fait est indiscutable : son esprit rebelle n'est nullement dupe de l'habillage rural de l'institution scolaire. Aussi s'ingénie-t-il à y exercer son refus d'adhérer à un monde qui ne le séduit pas. On sait, par exemple, qu'à l'heure d'entrée de l'école de Meung, rue des remparts où se trouve l'actuel musée municipal, il se cachait souvent aux abords de celle-ci. La porte fermée, il en tirait la cloche. L'institutrice des petits, M^me^ Petitberghien, lui ouvrait, l'attrapait par le bras, le menait devant M. Petitberghien.

---

9. « Le despote avait besoin d'isoler les peuples, de séparer les pays, de diviser les intérêts, d'empêcher les communications, d'arrêter la simultanéité des pensées et l'identité des mouvements. Le despotisme maintenait la variété des idiomes : une monarchie doit ressembler à la tour de Babel… » Barère, *Rapport du Comité de salut public sur les idiomes*, 27 janvier 1794.

Ce dernier le conduisait en classe, et, au vu de tous les camarades réjouis, admiratifs ou atterrés, le tançait ou lui flagellait les jambes au moyen d'une baguette de coudrier.

Ces malices enfantines ne sont pas de simples facéties ; elles constituent le cœur de la conduite d'opposition du futur poète à tout ordre établi. Lorsque Couté aura touché aux rives de l'âge adulte, cette attitude se systématisera ; son regard aiguisé traquera tous les faux-semblants et s'en prendra à toutes les formes de pouvoir. Mais n'anticipons pas.

Trouver asile dans la langue de son enfance est, pour lui, la première façon de résister à la puissante entreprise de la III^e^ République de moderniser le pays. Aux heures où, dans les soupentes du désespoir aveugle, l'anarchisme fabrique ses bombes, l'esprit du petit Beauceron s'immerge dans le patois :

*Dans mon pays, dès ma naissance*
*Les premiers mots que j'entendis*
*Au travers de mon «innocence»*
*Semblaient venir du paradis*
*C'était ma mère, toute heureuse,*
*Qui me fredonnait à mi-voix /*
*Une simple et vieille berceuse,*
*En patois…*

Ces vers écrits en français nous rappellent combien cet écorché conçut son enfance comme période de bonheur, peut-être la seule, de sa brève existence. Ne compte pas pour rien en cela l'affection de sa mère, de sa grande sœur et de sa grand-mère maternelle Marie-Joséphine. L'aïeule est d'ailleurs source de deux poèmes, l'un plein de tendresse, *Grand-mère gâtieau* ; l'autre, douloureux, *L'enfermée*, la montre en train de « déparler » parce qu'atteinte de la maladie d'Alzheimer. Née en 1830, elle survivra à son petit-fils puisqu'elle ferme les yeux le 8 août 1913.

Revenons au patois. L'Académie française le définit comme « variété d'un dialecte qui n'est parlée que dans une contrée de faible étendue, le plus souvent rurale. » Ce n'est pas tout : dérivé de l'ancien français *patoier* qui signifie dans un premier temps « gesticuler », puis dans un second « se comporter grossièrement », *patois* renvoie à un langage rustique ou grossier. Est centrale l'idée que le mot *patois* relève d'une étymologie dépréciative.

Le parler commun à la Beauce, la Sologne, la Touraine, au Perche, au Berry est avant tout une facette de la langue nationale ; d'un terroir à l'autre, cette forme connaît des variantes de prononciation et de terminologie. Sans équivalence écrite[10], cette langue pratique tous les métaplasmes que sont, entre autres, la métathèse, la métalepse, l'apocope. Ce que Couté désigne par le terme « patois », c'est le parler beauceron des environs d'Orléans c'est-à-dire celui des habitants du *pagus* des bords de Loire, autrement dit des paysans. Qu'est-ce que Gaston Couté sinon ce parler qui fusionne en une alchimie efficace avec une vision anarchisante du monde ?

## LES VOIX DE LA TERRE

Des paysans déjà, La Bruyère n'avait-il pas dit qu'« ils ont une voix articulée » et constaté qu'ils étaient cantonnés dans une position d'exclusion ? Dans le théâtre du Grand Siècle, quand le paysan paraît sur scène, c'est toujours à une place subalterne. Sa langue traduit cette convention. Il y tient la plupart du temps le rôle d'un personnage naïf facilement berné. Molière lui-même joue de ce registre dans son *Dom Juan*. Si, au XVIII^e^ siècle, le paysan n'est présent que dans l'idylle et la bergerie littéraire qui le montrent comme un être épuré et sans crédibilité, au XIX^e^ siècle, nombre d'écrivains l'idéalisent, quêtant, dans le meilleur des cas, à l'exemple de George Sand, « le mystère de la simplicité primitive »[11]. Beaucoup le dotent d'une langue

---

10. Cf. Jacques Gaucheron, publication citée. « Sa poésie est avant tout orale. Transcrivant le chant, Couté supprime les « e » muets, comme on le fait dans la langue parlée. Il aboutit ainsi à des suites de consonnes rauques, à un ton volontairement bourru, à un parler dense qui font partie de son attitude poétique. Son vocabulaire, ses tours de phrase sont paysans et appartiennent non à un patois proprement dit, mais à cette langue de la vieille France, restée vivante dans le Val de Loire et en Beauce. […] Il utilise ce parler (qui n'est qu'ancien) pour créer une sorte de décalage de la sensibilité chez l'auditeur, et exprimer totalement une sensibilité qui est la sienne. C'est pour lui une façon de parler un langage propre, je veux dire approprié… »

11. La difficulté de coucher par écrit la langue des paysans de son Berry que la petite Aurore Dupin pratiquait contre l'avis de sa grand-mère est exposée par George Sand dans l'avant-propos de *François le Champi* : « Si je fais parler l'homme des champs comme il parle, il faut une traduction en regard pour le lecteur civilisé, et, si je le fais parler comme nous parlons, j'en fais un être impossible, auquel il faut supposer un ordre d'idées qu'il n'a pas. […] Raconte-la moi [*l'histoire du Champi*] comme si tu avais à droite un Parisien parlant la langue moderne, et à ta gauche un paysan devant lequel tu ne voudrais pas dire une phrase, un mot où il ne pourrait pas pénétrer. Ainsi tu dois parler clairement pour le Parisien, naïvement pour le paysan. L'un te reprochera de manquer de

stéréotypée, étrangère à l'abstraction, souvent maladroite. Comment en serait-il autrement puisqu'elle est attribuée à cet être perçu comme fruste et qui, au mieux, inspire commisération ? Cette schématisation devient parti pris chez Balzac, dont le roman *Les paysans* met en scène d'abjects personnages capables de tout y compris tuer par intérêt. Avec le déclin de la campagne rendu inéluctable par la grave crise qui s'est abattue sur le monde agricole de 1880 à 1900, cette épouvantable représentation des paysans ne change pas. La peinture que Zola produit d'eux dans *La terre* en est une sinistre illustration. On se souvient que, dans l'ultime partie du roman, l'infâme Buteau étouffe son vieux père veuf sous un oreiller pour de sordides questions d'héritage. Avec *La chanson de l'héritier*, Couté compose une scène identique avec un jeune homme désargenté et son riche et vieux cousin dépourvu de descendant.

Le poète ligérien balaie toute construction conventionnelle. Le patois est, pour lui, la voix de la terre, c'est-à-dire une langue à part entière, avec ses richesses, ses subtilités, ses mots précis, sa capacité à dire le réel et à refuser la langue « nationale » qu'il considère comme édulcorée sinon anesthésiante. Fernand Després ne s'y est pas trompé qui écrit après la mort de Couté dans *Les Hommes du jour* : « La partie essentielle de l'œuvre de Couté, celle qui ne mourra pas, c'est celle où, dans le patois de son pays, il eut le don de traduire l'âme du paysan, du paysan beauceron. »

La langue officielle est un danger, Couté le sent, Couté le sait. Elle constitue une menace de « déculturation », de rupture des racines qui unissent l'homme à sa glèbe natale. Comme l'argot chez Villon, le parler de la Beauce, région assimilée par Fernand Després à une « prolifique femelle, sans grâce mièvre, ni vains atours », joue le rôle d'une arme de résistance au tropisme de la langue officielle ; conjointement, ce parler condamne au silence le chant des sirènes qu'exercent les promesses de réussite économique à la ville fantasmée dans *Petit Poucet,* et plus particulièrement dans Paris. Avec presqu'un siècle d'avance, Couté incarne cette fulgurance propre à Cioran : « *On n'habite pas un pays, on habite une langue. Une patrie, c'est cela et rien d'autre.* »[12]

---

couleur, l'autre d'élégance. Mais je serai là aussi, moi qui cherche par quel rapport l'art, sans cesser d'être l'art pour tous, peut entrer dans *le mystère de la simplicité primitive*, et communiquer à l'esprit le charme répandu dans la nature. »

12. Cioran, *Œuvres, Aveux et anathèmes*, La Pléiade, p. 1031.

Les contemporains proches de Couté s'accordent tous sur un point : devant son auditoire captivé, de sa voix rocailleuse, avec son accent d'homme de cette terre fécondée par la Loire, il récite ses poèmes en patois. Le rythme scande les mots lancés dans l'espace électrisé, mots qui se suivent comme les grains d'un chapelet, avec la régularité de la puissante mécanique du moulin paternel. Cette façon de dire échappe à bien des interprètes d'aujourd'hui du poète ; elle fait songer au slam. À cette différence près que les textes sacrilèges de Couté sont enracinés dans la vie quotidienne des damnés de la terre, non dans le désarroi des révoltés de la ville.

Maître unique de ce mode d'expression, à la différence de beaucoup de chansonniers, Couté ne cherche pas à plaire, à se fabriquer une image : il se donne tel qu'il est, sans concession. Présent un soir dans sa blouse bleue, ses sabiots et sous son large feutre pour dire quelques-uns de ses textes, il toise les gens assis plus occupés par le contenu des coupes de champagne que prêts à l'écouter. Soudain, il fulmine et lance à la ronde : « Vous croyez que je vais dire mes poèmes devant cette bande de cons ? » Est-il utile de dire qu'il ne remit jamais les pieds en ce lieu ?

Avec ce caractère ombrageux, nous avons affaire à l'incarnation singulière d'un contenu, un message de révolté, dans une forme qui se différencie nettement du parler des faubourgs parisiens. Ce fait n'échappa nullement à l'avant-garde de son époque.Sous la signature d'un certain Bracque, l'article de *L'Humanité* du vendredi 30 juin 1911, intitulé « Chansons socialistes », ne mâche pas sa réaction :

« *Voilà donc ce pauvre Couté disparu […] Sa vie n'était pas des plus gaies. Mais il y avait en lui tant de vitalité qu'on ne pouvait pas le dire malheureux. Il se sentait si au-dessus des polichinelles qui, remplaçant l'art par l'artifice, se font des succès monnayés en flattant la sensiblerie à fleur de peau du populo ! Le succès qu'il voulait, il l'avait d'ailleurs. Avec son parler beauceron, il se sentait tout près du cœur des paysans et des prolétaires, de ceux du moins qui regardent la vie autour d'eux avec des yeux éclairés par la conscience formée autour de la lutte de classes. La poésie de Couté était " socialiste ", non parce qu'elle se promettait de propager une doctrine, mais parce qu'elle exprimait directement, nettement, obscurément créés par la vie les déshérités travaillant à reprendre leur héritage. Avec des nuances particulières. Ce qu'il représentait, c'était le « gars » travailleur de la terre ou*

*ayant par force déserté la terre, à laquelle un lien très solide continuait à le rattacher. La couleur de ses pensées était celle de cette terre beauceronne, sur laquelle s'exténuent les petits cultivateurs. Et ce qu'il voyait, avec son regard d'ironie attendrie à l'occasion, c'était l'hypocrisie des sentiments reflétant l'intérêt particulier de la bourgeoisie rurale.*»

En ce tout début de XX^e^ siècle touché par la deuxième révolution industrielle et soumis aux nécessités de la modernisation malgré amputation de l'Alsace-Lorraine, le pays cherche une nouvelle identité. C'est la raison pour laquelle son mode d'expression assurera le triomphe de Couté dans les cabarets du quartier latin et surtout de Montmartre, effervescent bouillon de culture. Descendus (Montés ?) dans la capitale pour échapper à leur condition de déclassés, ayant troqué pauvreté rurale contre misère citadine, noyant leurs déceptions et leurs chagrins, *Loin du pays, dans la tourmente/Hurlante et folle, de Paris*[13], les hommes en perdition de l'exode rural applaudissent cette voix singulière qui clame sans fard leur condition de réprouvés. Ce poète-miroir leur renvoie leur image : ils comprennent sa langue et partagent les valeurs exprimées par lui. Méric n'écrivit-il pas de lui : «*Il entrait de plain pied dans la confiance populaire. Ses poèmes colorés, directs, aux images audacieuses et brutales, frappaient les imaginations, allaient au cœur du peuple…*»

Ses auditeurs ne s'y tromperont pas qui placeront bien après lui les marchands d'émotion plus ou moins fabriquées que sont Rictus[14], Bruant et même Richepin. Il est apprécié par de fins connaisseurs tels que Max Jacob, lequel se souviendra de lui dans une lettre du 10 avril 1941 : «*J'aimais son beau visage paysan. Ah celui-là certes pouvait se dire poète et paysan! Je crois qu'on chante quelques-unes de ses chansons dans le peuple (enfin! ce qu'on appelle le peuple et qui existe de moins en moins!… Il n'y aura bientôt plus de différence dans le degré d'instruction, il y aura les gens abîmés et les autres, les gens intelligents – côté peuple – et les imbéciles à côté bourgeois, le tout très mélangé : il n'y a que des cas individuels).*»[15] *Sa parole porte*

13. *Le patois de chez nous.*

14. À ce sujet, il est intéressant de lire ce qu'écrit Léon de Bercy, ouvrage cité, p. 262.

15. Gaston Couté dit actuellement ses vers aux Quat'-z-Arts, où il a remplacé Jehan Rictus. Il y a entre ces deux poètes de grandes affinités : ils sont mus par les mêmes sentiments de douce pitié ; et l'horreur des iniquités sociales est chez eux également développée. Mais tandis que Rictus gémit, Couté est tout près de crier ; la révolte chez lui bout davantage. Cela tient sans doute à ce

*parce qu'elle rétablit l'ordre des choses et affirme sans sourciller la primauté des valeurs du monde paysan, décriées, méprisées, moquées par les gens de la ville qu'il désigne par le plaisant « les villotiers ».*

Deux textes illustrent explicitement cette idée : *Automobilisme* et *L'odeur du feumier* dont voici une strophe : *Dam' oui, l' feumier des capitales/ Est ben pus gras que c'ti des champs :/Ramas de honte et de scandales…/Y a d'la boue et, des foués, du sang !… /– Ah ! disez donc, les villotiers,/Avec tous vos micmacs infâmes/Ousque tremp'nt jusqu'aux culs d'vos femmes…/I' sent p'tét' bon, vous, vout' feumier ?…*

Toutefois, Paris, ville ogresse où fondent rapidement les espérances de tous les *Petit Poucet* venus à elle, n'est pas lieu de perdition pour tout le monde. La paysanne « embarrassée » et délaissée qui quitte son village y trouve moyen d'exercer le plus vieux métier du monde. Là, si les maladies « Qui vous guett'nt toujou's dans ces méquiers-là »[16] l'épargnent, elle se constitue un joli magot. Une fois riche, elle rentre dame au pays, vit dans la soie, habite villa, reçoit le curé tous les dimanches, secourt les indigents de la commune, occupe la meilleure place pour la fête du quatorze juillet… C'est la conclusion de ce portrait charge que peignent les alexandrins vengeurs du violent poème fleuve *Les gourgandines*.

Mais, pensera-t-on, si Couté renverse l'ordre des choses, s'il donne aux paysans la place d'honneur et aux bourgeois celle du théâtre de l'imposture, ne reste-t-il pas dans le manichéisme ? Ne change-t-il pas la réalité en une fiction aussi artificielle et idéalisée que la peinture du pauvre chez Jehan Rictus ou, chez George Sand, celle des paysans du Berry ?

## CE PLAT PAYS QUI EST LE MIEN

Des paysans de la Beauce, Péguy dit qu'ils sont durs[17] ; Couté, par exemple dans *Les mangeux d'terre*, est beaucoup plus abrupt : *En Beauce,*

---

qu'il est plus jeune, plus neuf et, conséquemment, non encore désillusionné. J'ajouterai que le patois de celui-ci me semble plus exact que l'argot de celui-là, qui sent trop le travail, qui est trop de la « littérature ». Et je ne serais nullement surpris que le benjamin des poètes montmartrois n'éclipsât un jour son aîné dans la faveur du public de nos cabarets. »

16. Lettre citée dans la revue *Les amis de Gaston Couté*, n° 38, 1979.

17. *La dot*.

*vous les connaissez pas ?/Pour que ren n´se parde,/Mang'rint on n´sait quoué ces gas-là/Y mangerint d´la marde !*

Jugement sans appel. La cause est entendue et Couté n'angélise pas ceux qui vivent de la terre ; il les peint parfois généreux, hospitaliers, travailleurs, mais plus souvent cupides, cœurs secs, mesquins fieffés, impénitents jouisseurs… Avec ce second terme de l'alternative de la réalité paysanne, nous retrouvons le constat établi par Zola dans *La Terre*, roman dont on se rappelle qu'il se situe également en Beauce, mais à la limite du Perche. La sournoiserie serait-elle inscrite dans l'âme beauceronne comme l'exprime sans ambages *L'idylle des grands gars comme il faut et des jeunesses ben sages ? : L'chef-yieu d'canton a troués mille àm's, et guère avec./On peut pas y péter sans qu'tout l'monde en tersaute ;/La moquié du pays moucharde aux chauss's de l'aut'e,/Et les vilains coups d'yeux pond'nt les mauves coups d'becs.*

La suite confirme cette brutale entrée en matière. Un tel monde pratique peu les vertus chrétiennes : l'espérance est mal en point et la charité en lambeaux. Malheur à qui frappe à la porte pour demander un bout de pain, un peu d'eau ou un peu de travail. C'est la cruelle déconvenue qu'essuie le trimardeux de *L'aumône de la bonne fille*. Comme souvent chez Couté, ce poème narre la mise en scène complète d'une action du début à sa fin. Rejeté par le maire et le curé, éconduit par tout le village, le pauvre homme trouve asile et réconfort près d'une servante compatissante. La jeune femme n'a rien mais outre sa chaleur lui accordera le meilleur de ce qu'elle peut donner.

La propriété reste le mal absolu, celui qui gangrène la société et induit les comportements les plus odieux. Le personnage central des *Bornes* se considère comme propriétaire de tout ce qui dépend de lui : sa terre, sa femme, son fils ou, à tout le moins, celui qu'il croit tel. Chimères ! Le propriétaire « querv'ra » floué et emporté dans un cauchemar nocturne par le spectre de la collectivisation des terres. Ces idées subversives discrètement évoquées par Couté sont l'écho des prises de position définies par Jules Guesde quand le fils du minotier n'avait encore que 4 ou 5 ans.

Cette Beauce est la nourrice qui a produit dans l'esprit de l'enfant de Meung-sur-Loire une vision du monde plus proche du paganisme que du christianisme. En effet, contrairement à la foi en la marche en avant du monde partagée par une certaine élite, que lui-même défendra à la fin de sa vie en donnant des textes dans la presse révolutionnaire, Couté ne croit pas au progrès. Pour lui, observateur minutieux du labeur paysan dont les tâches

répétitives et sempiternelles sont soumises au cycle interminable des saisons, le salut n'existe pas. Sur ce plan, il diffère singulièrement d'un Jean-Baptiste Clément qui, dans sa chanson « *En avant ! Paysan !* » invite les paysans à voir leur rédempteur dans le progrès mécanique. Pour le Beauceron étranger au salut en ce bas monde mais silencieux sur ce qu'il pense de l'autre, depuis toujours, chacun reste prisonnier de sa condition et tout se répète à l'infini : immanquablement, le *petit porcher* deviendra maître porcher, *Les conscrits* feront des petits aux fumelles qui, à leur tour, deviendront conscrits… Cette conception découle du paganisme. Le temps païen se déroule selon une circularité immuable, celui de la religion chrétienne postule un commencement et une fin des temps. En dépit de son éducation religieuse, Couté, résolument, n'adhère à aucun messianisme. Il aime éperdument la vie éphémère que chacun a reçue en cadeau. Ceci explique sans doute pourquoi les poèmes écrits en fonction de l'actualité pour les journaux révolutionnaires, que nous n'évoquerons pas ici, sont si différents de nature des poèmes « paysans ».

Pour autant, sa sensibilité exacerbée l'emporte sur son entendement : l'ordre établi et ses iniquités lui sont insupportables. Il dissèque sa contrée natale, la voue aux gémonies non parce qu'elle est terre de violences, mais parce qu'il voit en elle la métaphore de la condition humaine. C'est si vrai qu'à une époque où le féminisme n'a pas encore trouvé ses partisans masculins, sa virulente dénonciation de l'injustice infligée aux femmes est d'une force rare. Pour s'en convaincre, il n'est qu'à relire ce chef- d'œuvre dramatique qu'est *Le foin qui presse*.

## LE GUEUX, LA PUTAIN, L'AMOUR ET LA MORT

Depuis Béranger pour qui *Les gueux, les gueux,/Sont les gens heureux*, Hugo et la Cour des miracles fantasmée de *Notre-Dame de Paris*, le gueux réduit à mendier pour vivre a malgré tout accès à une forme de bonheur. Avec Richepin, différencié en « gueux des champs et gueux de Paris », le gueux garde en partage froid, faim et sommeil, et pourtant le gueux de Paris reste un privilégié cependant que le paysan est le vrai gueux.

Couté est très tôt comme hanté par la figure du gueux exposée par ses devanciers. Toutefois, ainsi que Rictus, chantre du « bon Pauvre » et auteur du poème *Le Revenant*, il la relie à l'imagerie religieuse traditionnelle.

Qu'est-ce que le pauvre sinon la vivante représentation du Christ ? Comment ne pas songer ici à l'exemple de saint Martin partageant sa chlamyde avec l'indigent ? Ce thème de la sanctification du pauvre est repris par Couté dans plusieurs de ses poèmes. Pour le Beauceron, le marginal est celui qui clame au monde la vérité. Ce faisant, Couté politise son propos en laissant entendre qu'il convient plutôt d'obéir aux commandements de Dieu qu'aux institutions des hommes que sont l'Église ou la loi. Dans *Le gas qu'a perdu l'esprit*, il nous montre un de ces déclassés, homme simple, « petit » au sens où l'évangéliste Matthieu use de ce terme[18], en butte avec tous les pouvoirs locaux. En guise de conclusion, il écrit : *Et si le pauvre est imbécile/C'est d'avoir trop lu l'Évangile…*

Le pauvre n'est cependant pas l'unique élément sombre d'un monde où seuls les nantis auraient voix au chapitre ; la fille perdue en est un autre, tout aussi fondamental. Farouche ennemi de ceux que les imprécations du Christ désignent sous la dénomination de « sépulcres blanchis », Couté avoue pour elle une infinie tendresse. Il l'assimile au personnage de la pécheresse que les évangiles opposent à celui du pharisien et dont on sait comment le Christ décide habilement de lui éviter le châtiment suprême que le sort lui réserve.

Le gueux comme la fille perdue sont donc deux figures centrales de l'univers coutéen. Elles sanctionnent l'échec de la société et constituent pour elle une menace permanente, réelle ou imaginaire. Le premier peut se muer en voleur, incendiaire voire assassin comme dans *Les mangeux d'terre* ou *Le Christ en bois*, la seconde saper les bases d'un monde dur aux humbles en transgressant les lois les plus sacrées. Comme chez Maupassant avec Rose, héroïne d'*Histoire d'une fille de ferme* ou Jules Renard avec Françoise, personnage de son roman *Les Cloportes*, la fille séduite et abandonnée porte un lourd fardeau. Chez Couté, dans le poème *Les petits chats*, il est trop lourd, aussi la fille-mère va-t-elle aller jusqu'à l'infanticide. Et c'est miracle qu'elle ne tue adroitement celui qui est cause de son malheur ainsi que le montre *Pourquoi*, autre poème où il narre sans complaisance la déchéance d'une fille déclassée. Couté ne condamne pas ni ne juge : il compatit.

---

18. In *Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres : Nous sommes nés au bord de votre plate Beauce/Et nous avons connu dès nos plus jeunes ans/Le portail de la ferme et les durs paysans/Et l'enclos dans le bourg et la bêche et la fosse.*

Mais plutôt que d'être victime, la fille peut prendre sa revanche sur la vie et les hommes et, agissant ainsi, venger les exclus. *La Julie jolie* raconte l'histoire d'une jeune fille engagée par un maître qui profite d'elle de toutes les manières possibles jusqu'au moment où le tourniquet de la vie va inverser leurs positions : elle deviendra la maîtresse et lui, le domestique ; née au village d'une famille pauvre, *La Toinon* s'installe à Paris. Là, elle tient salon comme une aristocrate au pied de laquelle se prosternent les hommes. La Françoise qui exerce le plus vieux métier du monde profitera du jeudi pour vendre comme tout un chacun en ce *Jour du marché* ce qu'elle a à offrir ; ainsi donnera-t-elle un peu de bonheur à « Ces gâs dont les gléb's dur's mang'nt la gaieté ». Juste revanche de la pauvreté sur la richesse. Quant aux gourgandines que nous avons déjà évoquées, de retour au pays, comme la Suzanne qu'esquisse Zola dans *La Terre*, elles auront pignon sur rue et seront accueillies dans le cercle des notables.

Un texte de Couté dont nous avons déjà parlé fait se croiser les deux personnages que sont le gueux et la brave garce[19] : *L'aumône de la bonne fille*.

Ce mépris des règles sociales est fondé sur une relecture anarchisante de l'Évangile. Couté a tellement cette symbolique en tête qu'il renvoie dans un nombre non négligeable de poèmes aux petits oiseaux[20], symbole de ceux qui n'ont aucun souci à se faire car Dieu toujours pourvoit à leurs besoins. On reconnaît ici le verset de l'évangile de Matthieu : « Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, et ils n'amassent rien dans des greniers ; et votre Père céleste les nourrit. »

Chose étonnante, après la mort de Couté, Victor Méric écrit : « *Couté n'était, d'ailleurs, qu'un poète – une sorte de moineau des champs échoué à Paris. Il chantait pour son plaisir. Il chantait la peine immense des pauvres bougres ballotés, comme des galets, dans l'océan des amertumes et des souffrances. Il sifflait aussi, au nez des puissants, des heureux, à la barbe des préjugés.*

*Et que voulez-vous qu'il demeure d'un oiseau qui ne sait que chanter ?* »[21]

---

19. Voir par exemple Matthieu 25, 34-40.

20. « Garce » est la forme féminisée du substantif masculin « garçon ». Il désigne donc l'adolescente, la jeune fille, parfois la femme. Couté use d'ailleurs du collectif « garçaille » pour signifier le groupe des jeunes filles comme dans plusieurs de ses textes. C'est bien plus tard que le terme « garce » va revêtir une nuance péjorative.

Mais pour Couté, l'oiseau se niche ailleurs. On se souvient que la Carmen de Bizet définit l'amour comme *un oiseau rebelle/Que nul ne peut apprivoiser*. Plusieurs intimes du poète se sont demandé si le scepticisme outrancier du Beauceron en matière d'amour ne puisait pas ses origines dans une grosse déception sentimentale. C'est sans doute se méprendre. Couté rejette tout ce qu'il considère comme attache ; il ne veut contracter aucun lien et pour lui qui ne produit aucun poème d'amour – « Il n'y a pas d'amour heureux » écrivait Aragon–, l'imaginaire s'inscrit dans l'utopie libertaire. Comme Carmen, il chante l'amour libre comparable à un oiseau qui ne souffre aucune cage, être ensauvagé et qui ne peut que le rester. C'est le sens de cet *Amour anarchiste* qui « se fout de tout »[22], y compris de lui-même.

Ayant quitté sa Beauce natale, *Comme une graine qu'un vent fou/Enlève et transporte*, Couté se perdra dans sa quête d'absolu. Son unique havre sera, en fils prodigue, le retour au pays. Le 24 mai 1911, dans un poème curieusement non écrit en patois intitulé *Cantique païen* ou *Notre Dame des sillons*, il célèbre un hymne à la vie. Dans ce texte, on peut notamment lire :

*Las de chercher là-haut, là-bas*
*Tout ce que je n'y trouve pas*
*Je reviens vers celle*
*Dont le sang coule dans mon sang*
*Et dont le grand cœur caressant*
*Aujourd'hui m'appelle.*

Ce déchirant appel fut prémonitoire. Un mois et quelques jours plus tard, la dépouille de Gaston Couté rejoignait la terre de son enfance.

---

21. Nous en avons dénombré une dizaine : *Alcide Piedallu, Après vendanges, L'aumône de la bonne fille, C'était un dimanche, Le champ d'naviots, La chanson de printemps du chemineux, Le Christ en bois, L'école, Garçaille pâlie, Les gourgandines, Les p'tits oiseaux chantaient trop fort…* Il se peut qu'il y en ait plus.

22. Victor Méric, ouvrage cité, p. 28.

Lettre ouverte de Gaston Couté au curé de Meung-sur-Loire publié le 23 août 1898 dans *Le Progrès du Loiret*.

23 août 1898 :

*« M. le curé,*

*J'ai été, hier, au bal public, offert par la municipalité à la jeunesse de Meung en l'honneur de la fête des Cordeliers et je vous le confesse, je n'ai pu, ainsi que beaucoup de jeunes gens, trouver la moindre demoiselle pour danser la moindre petite polka. Toutes les demandes que j'ai faites ont été suivies de cette réponse :*

*– Monsieur, je ne demanderais pas mieux que de danser mais j'ai peur que M. le curé me renvoie du catéchisme de persévérance, comme il a fait à la Mi-carême pour certaines de mes camarades.*

*Et j'ai ainsi appris, Monsieur le curé, qu'au bal de la mi-carême, vous avez envoyé votre bedeau et vos chantres en les chargeant de remarquer les demoiselles qui dansaient, sans songer à mal, sous l'œil de leurs mamans ; et on m'a dit aussi que, le dimanche suivant, vous avez chassé, de votre catéchisme de persévérance, toutes celles qui en faisaient partie. J'admets, M. le curé, que vous n'ayez pas, sur la façon d'élever la jeunesse, les mêmes opinions que Rabelais… un de vos défunts collègues pourtant ! mais de là à vouloir imposer aux jeunes filles la tenue rigide du confessionnal, il y a loin, bigre ! Et puis, – pardonnez mon indiscrétion, Monsieur le curé – pourquoi n'interdisez-vous pas votre catéchisme aux petites demoiselles des bourgeois qui dansent pourtant avec des garçons lorsque leurs parents donnent des soirées. Il est vrai que ces garçons sont des messieurs du monde tandis que nous sommes des fils d'ouvriers ! J'espère, Monsieur le curé, puisque tout dépend un peu de vous dans la commune, que, désormais, vous ne serez pas assez cruel – vous, ministre du dieu de bonté –, pour empêcher les gars et les filles de se livrer au plaisir innocent de la danse… Veuillez agréer, Monsieur le curé, etc. Signé : Gaston Couté.»*

## BIBLIOGRAPHIE

BERCY (Léon de) (1902). *Montmartre et ses chansons : poètes et chansonniers* ; orné de 5 portraits-charges par Charles Léandre, H. Daragon, Paris.

BRÉCY (Robert) (1978). *Florilège de la chanson révolutionnaire de 1789 au front populaire*, éditions Hier et Demain.

DESPRÉS (Fernand) (1911). *Le merle du peuple in Les Hommes du jour*, nº 188, 26 août 1911, directeur Victor Méric, dessins d'Aristide Delannoy, Paris.

DUHAMEL (Maurice) (1906). «*Gaston Couté*», Encyclopédie de la chanson moderne, publiée sous la direction de Jean Pascal ; Les chansonniers de Montmartre, nº 7, 25 juillet 1906.

COUTÉ (Gaston) (1976-1980). *La chanson d'un gâs qu'a mal tourné*, Poésies, Saint-Denis, Le Vent du Ch'min, cinq volumes.

GAUCHERON (Jacques) (1961). *Une journée de poésie à Meung-sur-Loire*, in Les Lettres françaises, 12 juillet 1961.

MÉRIC (Victor) (1931). *Coulisses et tréteaux : à travers la jungle politique et littéraire. 2e série*, Zo d'Axa, Gaston Couté, Georges Darien…, Valois, Paris, p. 28-45.

MONCLIN (Roger) (1962). *Gaston Couté, poète maudit*, « Pensée et action », Préface de Pierre Mac Orlan, Paris-Bruxelles.

RINGEAS (René) et COUTANT (Gaston) (1966). *Gaston Couté l'enfant perdu de la révolte*, Illustrations de Germain Delatouche, Au vieux Saint-Ouen.

PILLET (Élisabeth) (2011). *Gaston Couté, le dernier des poètes maudits, Chanson, poésie et anarchisme à la Belle-Époque*, Presses universitaires de la Méditerranée.

RICHEPIN (Jean) (1876). *La chanson des gueux, gueux de Paris, nous autres gueux*, 2e édition, Librairie illustrée, Paris.

RICTUS (Jehan) (1897). *Les soliloques du pauvre*, Société du « Mercure de France », Paris.

SAND (George) (1855). *François le Champi*, L. Hachette, Paris.

SITE GASTON COUTÉ : http://gastoncoute.free.fr